

## La fêlure.

J'aime cette photo, c'était lui.

Lui, qui est sagement assis, bras bien sagement croisés, cheveux disciplinés et petits pieds flottant dans d'immenses sabots crottés. Il acquiesce un léger sourire, un sourire contraint, celui d'un petit garçon soumis à l'autorité. Il est dressé sur son siège pour paraître plus grand et arbore une attitude presque militaire. Il n'a que quatre ans et semble déjà sorti de l'enfance. Restent quelques rondeurs enfantines que le temps et les aléas de la vie s'empresseront de faire disparaître. Cette photo me ravit. Cette petite pointe de malice à peine perceptible, ce petit rien de l'enfance, ce petit morceau d'innocence, il les a gardés..Son regard si sombre par moment les trahit même s'il se fait violent au mépris des douceurs qu'il cache.

Je veux le retrouver.

C'est bien grâce à lui que je me sens vivante.

Je lui téléphone pour le prévenir de ma visite. Il semble aussi demandeur mais je sais à quel point son caractère versatile transforme ses désirs. Il peut se montrer très aimable, voire plus que ça et peut-être apprécier à l'excès ma venue ou bien au contraire me renvoyer sans aucune considération. J'opte pour la première version tout en me préparant au pire.

Je ne me résous pas à le quitter, je veux comprendre. Toutes ces années de bonheur, je ne veux pas les oublier. Je veux me souvenir des moments heureux.

Il ouvre négligemment la porte, mon arrivée ne semble pas l'étonner. Il n'a donc pas oublié ce rendez-vous.

J'ose. Je m'approche.

Je lui prends la main, la caresse longuement.

D'un geste saccadé, il me repousse tout en maintenant fermement mes doigts. Il me fait mal.

Je ne dis rien, je le regarde. Je le supplie de m'écouter mais à ces mots, ses doigts s'enfoncent dans ma main rougie de sang. Je résiste et

simule presque du bien-être. Je sais qu'il tient à moi. J'aimerais tellement lui faire plaisir, lui dire que je l'aime et l'emmener avec moi encore une fois, juste une fois. Nous irions comme avant, marcher main dans la main comme deux vieux bons amants le long des quais de seine. Tant de complicité, tant de merveilleux souvenirs, il ne peut pas oublier.

Je me tais.

Le silence semble lui permettre la détente et il desserre lentement l'étau dans lequel je suis prisonnière.

<< J'en peux plus ! >> dit-il en bougonnant.

<< Et si on allait, comme avant ? >> m'empressais-je d'ajouter, nous pourrions peut-être ...>>

<< Fous-moi l'camp ! >>

<< Mais, souviens-toi comme nous étions heureux ! >>

D'un geste volontairement violent, il m'écarte de son chemin et va négligemment se poser sur le canapé, laissant la porte béante. Je la referme derrière moi, je suppose que je peux entrer.

Je le vois soucieux et inquiet de l'échange qu'il vient d'avoir avec moi. Je ne cherche pas à l'apaiser, c'est peine perdue. Sans doute va-t-il somnoler et peut-être pourrions-nous rétablir ce dialogue plus tard .

J'y tiens .

Je m'installe près de lui, pas trop, et reste attentive. Il semble s'être réellement endormi ; son ronflement régulier en est la preuve. Je profite de ce moment de paix pour admirer ce corps si aimant autrefois, si tendre. Ses mains que je sais miennes sont à elles-seules un chef-d'oeuvre de sculpture : larges, épaisses et maintenant figées dans l'étreinte, repliées définitivement sur le couteau maintenant imaginaire. Son métier de boucher a fait de lui un homme plutôt costaud et sa carrure force l'admiration de tous, la mienne.

J'ai délicatement posé ma main sur son genou et immédiatement sa respiration s'est faite irrégulière témoignant de la gêne causée par ma présence . Un bref râle de protestation m'a intimé l'ordre de retenir mon souffle et mon corps s'est raidi. J'étais comme figée, je ne devais plus bouger mais la pensée de moi statufiée près de lui m'a effrayée.

Je me suis levée . J'ai marché discrètement jusqu'à la cuisine et l'idée de faire un café m'a paru être un bon remède à ce malaise. L'odeur pourrait éveiller ses sens et peut-être l'autoriser à apprécier ma présence.

C'est chose faite, l'arôme suave du café répand à lui-seul une atmosphère de bonheur simple, celui des matins où nous déjeunions tous les deux . Si simple et si compliqué maintenant. Il me demandait chaque fois s'il n'était pas trop chaud, pas trop fort et si je voulais y ajouter un peu de lait. Puis, tout en remontant le col de mon gilet, il ajoutait qu'il ne fallait pas que je prenne froid. Ces petits signes d'affection étaient pour moi le gage d'une belle journée en perspective. Il savait être aimant et ces petites attentions m'étaient chaudes au coeur.

Qu'en est-il aujourd'hui ?

La façon qu'il a de me parler n'est plus que violence. Je sais qu'il doit partir, qu'il doit disparaître de ma vie. Je le sais. Mais ne pourrions-nous pas revivre un instant, juste un instant. Son regard se ferait doux et les mots avec:...

<<Tu as passé une belle journée ? J'ai pensé à toi et je t'ai préparé une surprise, devine ! >>

Non, c'était avant et je dois m'y résoudre ... Me résoudre à accepter cette dure réalité, cette vie que j'ai aimée et qui ne s'inscrit plus dans la continuité.

Ces mots échangés , ceux qui parlent d'amour, de tendresse se sont effacés et nous voilà tous les deux à ne plus s'entendre, ne plus s'écouter.

Me restent encore quelques espoirs, ceux de croire que l'empreinte laissée par le passé nous appartient.

Il s'est levé brutalement comme si quelque chose l'avait piqué et furieux il s'est tapé sur l'épaule pour chasser l'intrus..Il s'est ensuite dirigé vers la chaîne hi-fi. J'ai volontairement fait tomber une cuiller espérant lui rappeler ma présence. Il m'avait déjà oubliée et je redoutais le moment où il me verrait.

Il a délicatement posé un 33 tours sur la platine, il s'est tourné vers moi, son regard s'est adouci et j'y ai vu une lueur d'envie : celle de nous

rapprocher et comme avant, nous bercer au son langoureux d'une gymnopédie .

Ce n'était malheureusement qu'un simple moment de convivialité et je me suis contentée de lui servir son café qu'il s'est empressé d'avaler sans aucun partage. Il s'est à nouveau posé sur son fauteuil et ne m'a pas invitée.

Je crois que cette journée-là, même le soleil n'avait pas réussi son lever et son faible éclairage annonçait déjà l'imminence du soir.

Rester encore un peu , profiter d'un instant, croiser son regard et y lire toute la bonté qui est la sienne, est-ce vraiment peine perdue ?

Je tente , je m'approche. Je prends la tasse et sa cuiller qu'il a négligemment laissés sur le canapé. En passant, je frôle volontairement son bras, espérant activer un geste en retour mais il feint de m'ignorer.

Lui dire que je vais bientôt partir , voilà ce que je dois faire.

Il mesurera mieux mon éventuelle absence, il me suppliera de rester, comme avant.

Avant, quand nos départs n'étaient que déchirement et qu'il courait vers moi pour me voler un dernier baiser. Quand le soir, après une dure journée à la boutique, il prenait le soin de se faire discret pour se glisser dans mon lit et me câliner. Avant, quand ensemble nous partions à l'aventure sans se soucier du lendemain. Je me souviens.

Je dois partir, je dois effacer de ma mémoire ces douloureux moments et garder en moi comme un trésor enfoui à jamais, ceux qui ressurgiront en vainqueurs ,témoins de nos années de bonheur. Ceux qui me diront que la vie était belle et que grâce à lui, elle continuera de l'être.

Ostensiblement, je remets mon manteau laissé à l'entrée et claques des talons en espérant couvrir le son de cette sinistre mélodie, celle qui pourtant éveillera plus tard en moi les plus belles émotions.

A ce moment-là, est-ce par provocation qu'il a amplifié le son pour ainsi ignorer mon départ et lui donner une allure cérémoniale ou bien au contraire était-ce tout simplement un rappel ?

Je ne voulais pas perdre la moindre occasion d'être avec lui.

Je me suis approchée et il ne m'a pas repoussée. D'un geste tremblant , il a cherché ma main . Je suis restée tétanisée et n'osant

prendre aucune initiative, je ne l'ai pas aidé. J'ai malheureusement rapidement compris que ce n'était pas ma main qu'il cherchait.

Il s'est emparé de la boîte poussiéreuse restée trop longtemps abandonnée sur son buffet et d'un geste maladroit, il me l'a tendue.

J'ai immédiatement récupéré l'objet avant qu'il ne tombe et j'ai enfin pu croiser son regard.

- <<Tu voulais me parler ? >> dis-je timidement.

- << Ben, ouvre ! Tu vois bien que je veux jouer aux domino !

>>

m'interrompa t'il aussitôt.

-

A mon grand désarroi, ce que je compris à ces brèves paroles, c'est que j'étais invitée à faire une partie de dominos. J'organisai donc rapidement le contenu de la boîte sur la table du salon avant qu'il ne change d'idée et m'empressai de distribuer à chacun les sept pions nécessaires au début de partie.

D'un ton officiel, je simulai le top- départ d'une course de haut niveau. D'aucun aurait pu y lire un enthousiasme outrancier mais lui, il s'est lancé tel un champion déterminé à gagner. Puis, absent, il a consciencieusement empilé les dominos en un échafaudage géant, ignorant et la règle de jeu et son partenaire.

Il semblait tellement heureux que je l'étais aussi.

Ne serait-ce que , pour encore une fois, voir cette petite pointe de malice briller, rien que pour moi.

Comme un enfant, il a détruit sa construction, sans doute pour mieux la reconstruire .

J'ai aimé cette évocation. N'avions -nous pas nous-même fait, défait et refait pour mieux nous construire ?

J'ai profité d'un moment d'égarement pour rassembler rapidement les pièces de jeu et lui ai ainsi évité les maladresses de la reconstruction..

Il n'a rien dit mais j'ai vu la tristesse l'envahir.

Je lui ai pris le bras comme on prend celui d'un enfant contrarié et je l'ai aidé à s'installer sur son fauteuil.

Je lui ai demandé s'il avait besoin de quelque chose mais ma question est restée sans réponse. Avant de partir, j'ai vérifié que son téléphone était à portée de main et que mon numéro s'affichait en prioritaire.

J'ai aussi remis la pendule à l'heure et j'ai fermé la porte à clé.

Il est si ténu ce moment où l'on est précipité dans un autre temps, un temps présent auquel je dois m'accrocher maintenant.

Avant que cette terrible maladie ne s'installe, il aimait la vie, une vie riche de bonheur et de partage.

Papa est maintenant un mot disparu de ma vie, je ne le dirai plus.

Plus rien ne sera comme avant mais je continuerai d'aimer les petits bouquets parfumés où persil, thym et ciboulette se mêlaient aux nobles roses de son jardin. Je continuerai de marcher sur ses pas.